

MIRABEAU

ORGANE DE L'ASSOCIATION DES FRANCS-OUVRIERS

PARAISANT LE PREMIER DIMANCHE DE CHAQUE MOIS.

ABONNEMENTS :

Un an fr. 1.50
Le prix de l'abonnement est payable par anticipation.
On s'abonne : A VERVIERS, chez l'imprimeur rue des Souris, 7; à DISON, rue de la Taille, 8.

NOUS VOULONS EXERCER NOS DROITS.

AVIS ET ANNONCES :

ANNONCES, 1^{re} ligne : 25 centimes.
— 00 —
S'adresser pour la RÉDACTION et les RÉCLAMATIONS, rue de la Taille, 8, à Dison.

Qu'est-ce qu'un journal, et à quoi sert-il ?

Un journal c'est un INSTRUMENT qui sert à faire correspondre entr'eux tous les hommes d'une même caste, d'un même parti, d'une même idée, afin de les tenir au courant de tous les mouvements, de tous les développements, de tous les perfectionnements de cette caste, de ce parti, de cette idée.

Un journal, c'est l'avocat d'un parti.
Si un journal est nécessaire pour tenir tous les membres d'un parti au courant des questions à l'ordre du jour, il est aussi indispensable pour défendre ce parti quand il est attaqué.

Bref, sans journal pas d'entente ni de réussite possibles pour les vues d'un certain nombre d'hommes.

Ici à Verviers, nous n'avions seulement pas une feuille de chou pour exposer les vues et défendre les intérêts de la classe ouvrière.

Nous n'avions pas un journal pour signaler nos maîtres à la vindicte publique quand ils nous faisaient quelque injustice ou quelque avanie, ce qui leur arrive si souvent.

Nous n'avions pas de journal pour châtier les ridicules et les vices de ces messieurs, chose, qu'ils se permettent bien envers la classe ouvrière.

Eh! bien, en voici un; mais faites attention à une chose: Quand vous prenez un avocat, il faut que vous le payiez, n'est-ce pas ?

Eh! bien, si vous voulez un journal qui prenne franchement parti pour vos intérêts, il faut que vous le payiez également. Or, tout journal, pour bien marcher, doit vivre d'abonnements. Donc, si vous avez à cœur le but que nous nous proposons, vous connaissez votre devoir, ce n'est pas le diable qu'un abonnement d'un an.

Nous ferons l'impossible (car nous trouvons qu'il n'y a guère de mérite à ne faire que des choses possibles) pour vous être utiles, et pour vous plaire; à vous de nous aider dans la mesure de votre pouvoir.

Ce journal est aussi l'organe de l'Association des Francs-Ouvriers.

Qu'est-ce que cette Association? me direz-vous. Est-ce une société de consommation, est-ce une société pour bâtir des maisons ouvrières, une société de coopération, une société d'épargne, de secours mutuels ?

VERVIÉTOIS.

— Oh! oh! oh! vous êtes un peu raide, cher ami, quand vous dites avec P. J. Prudhon que la propriété c'est le vol, que les propriétaires sont des voleurs; moi je trouve que ceux qui se sont enrichis depuis quelque années sont d'honnêtes commerçants, négociants ou fabricants qui, après avoir commencé par économiser quelques centaines de francs, sont entrés dans les affaires et, aidés par leur intelligence, leur génie; ils sont parvenus à les faire fructifier, de manière que maintenant, ils sont des gros sires: Avec de l'ordre et de l'économie, nous pouvons tous en faire autant.

— Ah! tu trouve cela toi: D'abord, je pourrais te dire qu'on ne saurait tous devenir riche, vu, qu'il faut des travailleurs pour nourrir, vêtir et loger l'humanité. Ensuite, je pourrais te demander si, en travaillant et en économisant même sur ton nécessaire, tu pourrais amasser une fortune ?

— Certainement non; pour faire fortune, il faut faire travailler les bras des autres; alors, en leur donnant le salaire le plus mince possible, on garde pour soi la part la plus large et bientôt l'on voit s'arrondir sa fortune. Comme tu vois, ce sont les bras des ouvriers qui font la fortune de ces messieurs.

Vient ensuite la question d'intelligence ou de génie, comme tu dis.

Sur ce sujet je pourrais te dire beaucoup de choses; mais je préfère te donner de temps en temps quelques renseignements sur l'histoire de ces messieurs; ce sera aussi instructif et beaucoup plus amusant.

Ici, je suis un peu embarrassé.

— Tu as peur ?

Non, non, non, rien de tout cela. Mais pour vous faire comprendre le but de cette Association, permettez-moi de prendre les choses d'un peu haut.

Il se fait en ce moment dans toute l'Europe industrielle, c'est-à-dire en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Belgique, il se fait, dis-je, un grand mouvement parmi les classes ouvrières. Malmenées, abaissées, pressurées tous les jours de plus en plus, elles ont enfin compris la nécessité de s'unir afin de travailler d'un commun accord à leur émancipation.

La Belgique est arriérée dans le mouvement ouvrier, Verviers est une ville arriérée en Belgique, beaucoup d'ouvriers verviétois n'ont pas même entendu parler de ce grand mouvement déjà si étendu, si puissant, et d'une entente si parfaite.

L'Association Internationale des Travailleurs compte présentement dans son sein treize cent mille adhérents. Ce sont treize cent mille hommes prêts à soutenir la cause ouvrière par TOUS LES MOYENS en leur pouvoir.

Oserions-nous rester en arrière quand notre industrie menacée de toute part par la concurrence étrangère, périlite et périlitera tous les jours d'avantage par la faute de notre bourgeoisie ? Notre population ouvrière est une mine inépuisable, mine qu'elle n'a cessé d'exploiter DE TOUTES LES MANIÈRES, et qu'il a procuré toutes ces belles fortunes que nous avons vu s'élever depuis quelques années.

Eh! bien maintenant, cette mine est épuisée. Les subsistances sont chères, les loyers sont d'un prix fou. Si l'ouvrier doit vivre, il faut que le faux actuel des salaires s'élève. Si le fabricant doit soutenir la concurrence étrangère, il faut qu'il le baisse.

Qu'arrivera-t-il de ce conflit ? Rien de bon si l'on n'y met ordre.

Si alarmant que soit cet état de choses, il n'est cependant pas sans remède. Mais il faudrait des REMÈDES ÉNERGIQUES et nous n'osons les espérer de nos gouvernants actuels: Ils sont trop mous.

Quant aux remèdes il n'est pas besoin de beaucoup d'imaginative pour en trouver.

Le seul remède, c'est l'épargne, non l'épargne individuelle préchée par nos fabricants à la classe ouvrière, en vue d'une prochaine baisse de salaires

— Moi, peur? connais pas, mais je ne sais par lequel commencer.

Bah! autant l'un que l'autre, ils y passeront tous peu à peu, je ne pense pas qu'ils se disputeront pour avoir les premières places.

As de cœur qui gagne ??

— Vois-tu la-bas au bord du chemin ces quatre hommes de mauvaise mine? trois sont debouts et tiennent en main de grosses cannes sur lesquelles ils s'appuient. Ils regardent en haut et en bas du chemin comme des gens qui guettent l'arrivée de quelqu'un.

Le quatrième est assis sur une pierre, il tient avec la main droite une petite planche sur ses genoux, et dans sa main gauche il a trois cartes.

Ah! voici du nouveau. Voici venir une femme avec un panier au bras, elle va sans doute au marché faire ses provisions pour la semaine. Voilà nos trois gaillards qui se rapprochent du quatrième pour faire semblant de jouer avec lui, car ce sont ses compères. Remarque un peu avec quelle agilité l'homme à la planche manie ses trois cartes sur elle comme sur le plus élégant tapis vert. Fais attention au mouvement: Celle de gauche à droite, celle du milieu à gauche, celle de droite au milieu; il leur fait exécuter ces divers mouvements avec rapidité en disant continuellement: *As de cœur qui gagne! As de cœur qui gagne! Qui l'a vu? Qui l'a vu?*

Bon, voilà la femme qui s'arrête près de ses hommes; un d'eux pose cent sous, il gagne; il gagne une seconde fois. Un second pose 40 sous et gagne aussi.

La femme, qui depuis un instant suit des yeux le mouvement des cartes, pose dix sous: L'homme refuse;

(ce qui prouve que ces messieurs entendent l'avenir sous les mêmes couleurs que nous). Ce n'est pas de cette épargne que je veux parler, mais de l'épargne Nationale. Que l'Etat réduise ses dépenses inutiles.

Je ne vous ferai pas aujourd'hui l'énumération de ces dépenses inutiles, je ne vous parlerai que d'une seule, de cette charge supportée si impatiemment par le peuple, dont la pesanté va encore être augmentée prochainement, de l'armée.

Avons-nous besoin d'une armée ici en Belgique? Non; la Suisse, un petit pays dans le genre du nôtre, s'en passe bien.

Eh! bien, malgré toutes les protestations, malgré toutes les réclamations, malgré les meetings et les pétitions, le contingent annuel sera augmenté cette année de trois mille hommes.

Oui, au lieu de dix mille, on nous prendra cette année treize mille de nos enfants, pour les fourrer dans les casernes, pour leur faire faire des têtes à droite et des têtes à gauche sous un soleil tropical, pour leur faire souffrir mille privations, et ensuite nous les renvoyer malades au physique ou moral.

Afin de faire cesser cet abus et tant d'autres que je ne vous cite pas, que nous faudrait-il ? Il nous faudrait le suffrage, ainsi que l'ÉLIGIBILITE universelle, car alors le peuple pourrait envoyer ses députés à la Chambre des Représentants qui seraient à ses intérêts.

Jusqu'à ce jour, on nous a refusé le suffrage universel, tantôt sous prétexte que nous ne payons pas d'impôts, (et qui donc paie les impôts, sinon les travailleurs?) tantôt sous le prétexte que nous sommes trop bêtes pour choisir nos représentants.

La véritable raison, c'est que ces messieurs sont au pouvoir et qu'ils veulent y rester pour continuer à nous opprimer.

Le souffrirons-nous encore longtemps, travailleurs ?

Je ne sais, mais ce que je sais, le voici: Nous pouvons demander la suppression de l'armée, nous pouvons demander le suffrage universel, jamais ces messieurs ne nous accorderont ces choses, s'ils ne voient que nous sommes prêts à les leur arracher: et pour cela, que devons-nous faire? Il suffit de nous compter, nous sommes cent contre un: nous sommes les maîtres.

Voilà le but de notre Association, c'est de compter, de réunir tous les travailleurs sous la même bannière, pour marcher à la conquête de leurs droits politiques et parvenir par là à l'amélioration

quarante sous, dit-il, comme à Spa.

La femme risque les 40 sous, elle gagne; elle joue encore, elle perd; elle joue encore, elle joue tant et si bien qu'elle perd tout l'argent destiné à acheter ses provisions.

Argent que nos gaillards emportent en décampant au plus vite, car il arrive parfois qu'on se met à leurs trousses, qu'on leur fait rendre gorge, et même qu'on les rosse un peu.

Que dis-tu de cette manière de faire fortune ? — Je dis que je vais te raconter un songe que j'ai eu il y a trois semaines:

Je rêvais être un gros fabricant de Verviers, j'avais un frère représentant.

Un jour j'envoie escompter une traite de quinze mille fr. chez mon banquier, mais l'homme, au lieu de me rapporter mon argent file à Spa, où, ayant eu vent de la chose, je cours et le trouve ayant déjà perdu onze mille francs.

Je le fais empoigner, et je réclame l'argent qu'il a perdu, on me le refuse. Je télégraphie la chose à mon frère le représentant. Celui-ci court chez le ministre des finances qui envoie sur le champ la missive suivante à l'administration des jeux: « PAYEZ ». Et on me rendit mon argent, de crainte que mon frère et le ministre ne demandassent la suppression des jeux.

— Pas mal ton rêve, mais j'ai dit tantôt, en parlant de l'homme à la planche, qu'il avait fait fortune sur le grand chemin, ma conclusion te semble fautive peut-être.

Elle ne l'est pas. Si les petits du capital primitif sont légitimes, ils sont de la même nature que lui. S'il est vol, ils sont vol.

En parlant de ce principe, on peut devenir sénateur avec une fortune due entièrement à la contrebande.

PAF!!!

de leur position actuelle.

Quand le peuple comprendra, il voudra; et quand il voudra il pourra. Mais c'est ici que gît la difficulté; le peuple ne sait pas, eh! bien, nous ferons son éducation économique et politique, c'est aussi le but de notre Association. Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour, nous le savons, mais il faut commencer par le commencement. NOUS AVONS MONTRÉ LE BUT, nous allons en poursuivre la réalisation. Il est du devoir de tout homme dévoué à la cause ouvrière, et qui comprend la nécessité d'une réforme politique et sociale, de s'unir à nous.

Nous ne sommes que d'hier, et déjà, grâce à la générosité de l'intelligente classe ouvrière de Dison et de Verviers, nous sommes en mesure de publier une feuille, modeste, il est vrai, mais cependant suffisante pour nous mettre à même de faire connaître notre but.

Le succès a dépassé nos espérances, c'est une preuve que nous sommes compris. Aussi, c'est avec espoir que nous entrons en lice, pour peu que nous soyons secondés ailleurs. (et pourquoi ne le serions-nous pas?) comme nous l'avons été à Verviers et à Dison, bientôt on sera obligé de compter avec le peuple; jusqu'ici on ne s'est souvenu de lui que pour le pressurer.

Nos adversaires sont puissants, nous le savons; ils ont pour eux le pouvoir, l'argent, la presse et ses railleries.

Mais nous avons pour nous le nombre, la volonté, la nécessité et la vérité.

Une seule de ces quatre choses, si elle est bien dirigée, suffit pour vaincre.

Le titre de notre journal peut paraître un peu prétentieux, peut-être même n'est-il pas tout-à-fait en rapport avec nos vues, mais nous n'avons trouvé rien de mieux pour nous, que de nous mettre pour ainsi dire sous le patronage du nom de l'homme dont nous aurons besoin de toute l'audace et de toute l'opiniâtreté que cet homme avait pour sa cause, si nous voulons voir triompher la nôtre.

Certes, nous n'arriverons jamais à la hauteur du talent et du dévouement à laquelle sont arrivés, lui, et les deux dont nous citons les noms un peu plus loin; mais nous ferons notre possible, que chacun en fasse autant, et bientôt le peuple sera ce qu'il doit être: le MAÎTRE.

L'union fait la force.

Travailleurs de toute classe et de toute condition, avez-vous jamais fait la moindre réflexion à la vue de ces mots dont l'empreinte est parfaitement lisible sur toutes les pièces de monnaie fabriquées en Belgique: L'UNION FAIT LA FORCE. Quand je dis travailleurs de toute classe, je vais peut-être un peu loin, car avant d'aborder je veux préciser pour qui j'écris. D'abord, j'écris pour ceux qui, comme moi, portent la blouse; ensuite pour ceux qui, comme moi, avec une conduite régulière et en travaillant ne peuvent pas toujours donner du pain à leurs enfants. Eh bien ouvriers, mes frères en privation et en souffrance, ces mots: l'union fait la force; ces mots seuls, m'ont fait entrevoir l'aurore d'un avenir meilleur. Par quel moyen me direz-vous? Par association. ENCORE UNE FOIS L'ASSOCIATION, mais il y a longtemps qu'on nous prêche l'association, c'est une théorie impossible pour nous, il faut de l'argent et toujours de l'argent pour vos associations, et nous qui, comme vous le dites, ne gagnons pas assez d'argent pour nous procurer à nous et à nos enfants le strict nécessaire, nous n'avons que faire de vos associations, portez vos conseils ailleurs.

Ouvriers, mes frères, ne vous méprenez pas sur mes intentions, avant de m'avoir entendu, vous m'accusez peut-être d'appartenir à cette catégorie d'individus qui font de la propagande et qui fondent des associations pour avoir de bonnes places, ou pour y plager de l'argent pour en retirer de gros intérêts; non, l'association que je vous propose diffère un peu de celles-là, et comme vous, je sais qu'il y a des hommes qui font de la philanthropie par calcul, mais qu'il y en a aussi qui font de la philanthropie par générosité; seulement il ne faut pas confondre: il faut acclamer le beau et repousser l'odieux, car, si, par exemple, un riche nous tend la main pour nous aider à améliorer notre sort, nous devons la saisir avec reconnaissance, cette main, car elle est d'autant plus méritoire, si elle vient d'un cœur généreux; mais quand un homme qui aura, pendant un certain nombre d'années, spéculé sur notre misère et sur l'exploitation de nos bras pour s'approprier

la presque totalité des produits de notre travail, ou, quand des hommes, profitant de notre ignorance ou de notre inexpérience, pour fonder des institutions pour en retirer eux tous les bénéfices et leur servir à réduire de plus en plus notre salaire, crions tous ensemble: arrière les menteurs et les hypocrites, assez de ruse et de malice, n'usurpez plus la place du travailleur, et disons avec l'auteur de l'AVENIR DES TRAVAILLEURS: Ces hommes là méritent d'être marqués d'un fer rouge!! Ces hommes là, mes amis, il est facile de les reconnaître; d'abord, voyez leurs programmes, toujours et partout ils vous prêchent l'épargne, à nous qui n'avons bien souvent que du sel pour assaisonner nos pommes de terre, tandis que leurs chiens mangent tous les jours de la viande. Ils nous prêchent l'épargne, et nous répètent constamment que si nous sommes dans une position précaire, c'est par manque d'ordre et d'économie, et que c'est parce que nous laissons une partie de notre gain au cabaret, et voilà ce qu'ils répètent sans cesse dans leurs entretiens, dans leurs discours, dans leurs journaux et publications de toutes sortes, et voilà, mes amis, pour quelques-uns qui se déplacent, voilà comment ils insultent l'honnête travailleur. Je conviens cependant, que l'épargne est une excellente chose, mais trop souvent négligée par ceux qui la prêchent.

Mais en attendant que nous puissions faire des économies et de la coopération d'une manière raisonnable, nous allons nous associer pour examiner et discuter ensemble nos droits et nos devoirs, c'est par là qu'il nous faut commencer, et si nous ne commençons pas par là, nous n'arriverons à rien de bon pour nous, on nous tiendra toujours en tutelle, et comme toujours on nous fera croire que nous sommes incapables de nous gouverner nous-mêmes. Je sais que l'on emploiera tous les moyens pour faire avorter nos projets, on vous fera des objections, on vous obédera, on vous dira qu'il y a toujours eu des riches et des pauvres et qu'il y en aura toujours, et qu'il faut que les choses soient ainsi, qu'il y ait des riches, soit, nous ne demandons pas à être riches, nous préférons la vie simple et modeste; ce que nous demandons, c'est une répartition plus juste des produits de notre travail; nous ne demandons qu'une chose, c'est de vivre en travaillant. Cependant, on ne manquera pas de vous dire que nous sommes des rêveurs de choses impossibles à réaliser, mais faites bien attention à ceci: si c'est un ouvrier qui vous dit cela, c'est qu'il a été induit en erreur par quelqu'un qui nous exploite et qui a besoin de nos bras pour s'enrichir, ou c'est un ignorant ou un imbécile, il est peut-être l'un et l'autre à la fois. Vous entendrez aussi une autre catégorie d'individus qui vous feront des objections; ceux-là ont tous passé par la même école, ce sont des égoïstes et il faut s'en défier, car ce sont des empoisonneurs, ils chercheront tous les moyens pour vous dissuader, ils emploieront toutes les ruses pour trouver des paroles pour vous convaincre et vous expliqueront ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes. Ils ne manqueront pas de vous dire que nous sommes des révolutionnaires, des partageux des coupeurs de têtes. Mais, travailleurs, ne manquez pas de leur rappeler que les coupeurs de têtes sont dans leurs rangs, ce sont eux qui organisent ces horribles boucheries humaines, ce sont eux qui nous prennent nos fils et nos frères pour les faire s'entr'égorger en inscrivant en lettres de sang sur leur drapeau: L'AMOUR DE LA PATRIE.

Quelle est notre patrie, à nous, travailleurs, qui ne possédons rien; que nous soyons les sujets du roi de Prusse, du Grand Turc, ou du roi d'Araucanie? Nous qui ne sommes bons à rien qu'à garantir la propriété de ceux qui nous exploitent et nous TYRANNISENT?

Quelle est notre patrie, à nous, qui n'avons pas même le droit de mendier notre pain quand l'âge, le travail forcé, les privations nous ont rendus incapables de travailler? Eh! bien, travailleurs, comme je viens de vous le dire, associons-nous, ayons la conscience de notre force et de notre droit, devenons hommes, prenons les autres partis pour modèles, constituons le grand parti des travailleurs. Voyez le parti libéral: il y a quelques années, ce n'était qu'une ombre et voyez maintenant il est tout c'est lui qui gouverne; vous voyez par là qu'il n'y a rien d'impossible. Ils ont fait plus encore, ils ont discipliné cent mille électeurs, vous les avez vus les jours d'élections: on allait les chercher dans des charriots, entassés comme des veaux dans les wagons du chemin de fer, ils venaient crier bête pour les libéraux. Vous croyez peut-être qu'il faut être riche pour former de telles associations? Non, mes amis: supposons que nous ayons une salle qui coûte fr. 500 de loyer annuel; pour une association de 1000 membres, cela fait 50 centimes chacun: vous voyez que c'est bien peu. Eh! qu'est-ce que 1000 membres dans une ville comme Verviers, par exemple? A l'œuvre donc, courage et espoir: il suffit de vouloir, le succès est certain. Surtout, soyez bien persuadés qu'il n'y a pas d'autres moyens pour arriver à détruire les abus existants et à améliorer notre sort, car il est impossible d'obtenir de bons résultats, pour nous du moins,

par la coopération, avec l'organisation sociale actuelle, parce que se sont les riches qui font le gouvernement et les lois, il est facile à concevoir qu'il font l'un et l'autre à leur avantage, et par conséquent à notre préjudice; vous en avez eu la preuve dernièrement, à propos de l'art. 1781, cette loi barbare. Quand un honorable ministre eut le courage d'affirmer, à la tribune nationale, qu'il y avait des maîtres voleurs et fripons, ce qui est parfaitement vrai, et il y a des autres aussi heureusement, cela n'a pas empêché le Sénat de maintenir cette odieuse loi en vigueur, à la honte de la Belgique et de la civilisation. Donc, vous le voyez, le titre d'un gouvernement ne fait rien à la chose: soit empire, soit royauté, soit république, ce qu'il faut d'abord, c'est une bonne constitution et des lois justes, et il est impossible d'avoir des lois justes sous un gouvernement où la classe riche seule est représentée. Vous le voyez donc, il n'y a qu'un seul remède, c'est de former de grandes assemblées d'ouvriers, et là, tous ensemble, nous examinerons et nous discuterons paisiblement sur les moyens les plus prompts pour arriver à résoudre ce grand problème de l'affranchissement de notre classe. Et vous, femmes d'ouvriers, ne sanglotiez plus à la vue de vos enfants sans pain et sans vêtements, montrez à vos époux le chemin du devoir; en attendant, nous espérons vous voir affranchies un jour, joignez vos efforts aux nôtres, assistez à nos séances, écoutez les conférences que l'on donnera au local de notre association, vous y vendrez puiser comme nous l'instruction, non cette instruction déguisée qui, sous prétexte de nous moraliser, ne sert en réalité qu'à faire de nous des machines vivantes, mais la connaissance de nos droits et de nos devoirs.

Parmi vos devoirs, pauvres mères, le plus urgent c'est de vous rendre à votre place, c'est-à-dire à votre foyer, auprès de vos enfants, où personne au monde ne saurait vous remplacer, car, sachez-le bien, un homme doit gagner de quoi suffire aux besoins de sa famille: cela n'est pas, parce qu'il y a vice dans l'organisation sociale, voyez nos philanthropes, ils nous reprochent sans cesse le manque d'ordre et d'économie, et en même temps, ils favorisent certains établissements de démoralisation; en voici un exemple:

Naguère (et peut-être aujourd'hui encore) les ouvriers étaient représentés aux conseils de prud'hommes par des cabaretiers; pourquoi toutes ces sociétés de secours mutuels, et bien d'autres encore, qui ont toutes leurs sièges dans des cabarets, pourquoi pas une salle, ou un local particulier, qui put leur servir à toutes? Eh! bien, voilà leur morale, et bien d'autres exemples encore que je vous citerai un jour.

Il me reste encore un mot à dire aux ouvriers qui vivent momentanément à l'abri de la misère; à ceux-là, je leur dirai aussi, ne restez pas indifférents au mouvement qui se fait sur une vaste échelle, car la plupart d'entre vous ont eu aussi leur part de misère, et peut-être demain encore, elle frappera à vos portes: surtout ne répudiez pas la blouse que, vous aussi, avez portée.

À propos du roi de Prusse, dont je vous ai parlé plus haut, quelque jour nous passerons ensemble une petite revue sur la législation prussienne. Nous mettrons en regard cette législation et nos conseils de prud'hommes dont beaucoup d'ouvriers ont goûté la bienveillante protection.

A bientôt, salut.

HUBERT MAIET,

tailleur de pierres, à Dison.

Voici quelques articles extraits du Règlement provisoire de l'Association des Francs-Ouvriers:

L'Association répudie tout mouvement fait en son nom, pour ou contre quelque religion que ce soit.

Pour faire partie de l'Association, il faut être âgé de 18 ans, ou avoir un parent majeur en faisant déjà partie, auquel cas on est reçu dès l'âge de 16 ans.

Pour être admis dans l'Association, il faut être SIMPLE ouvrier manuel.

Celui qui veut faire partie de l'Association n'étant pas simple ouvrier manuel, doit subir deux ballottages: le premier dans une assemblée générale de la section où il est domicilié, le deuxième par la Commission administrative centrale.

Pour faire partie de l'Association, il faut être présenté par un membre.

Le droit d'entrée est de 50 centimes et la cotisation annuelle est fixée à 60 centimes, payable anticipativement par trimestre, semestre ou annuité.

Il sera établi une ou plusieurs sections de l'As-

sociation dans toute localité belge d'au moins 10,000 habitants.

Toute section spéciale doit être en correspondance suivie avec l'Administration de la section centrale, afin d'agir d'un commun accord.

Pour l'Administration provisoire :

LE SECRÉTAIRE,
F. J. THIRY.

LE PRÉSIDENT,
P. CROISIER.

Vous voyez que ce n'est pas bien difficile que de faire partie de l'Association. Mais ce n'est pas le tout, me direz-vous, que de former une Association, de l'organiser, et même de trouver cent, deux cents, trois cents, ni même un million d'associés pour protester, comme on le fait à tout moment, contre les injustices que l'on commet envers le peuple.

Tout doucement, tout doucement, une chose avant l'autre après; commençons par nous réunir par nous compter, par instruire ceux qui ne le sont pas.

Comptons-nous pour connaître nos forces, associations-nous pour établir un lien de solidarité entre tous les travailleurs.

Instruisons-nous les uns les autres, afin de connaître nos droits comme aussi nos devoirs.

Il faut commencer par le commencement; une fois que l'on connaît le but que l'on veut poursuivre, il faut premièrement se réunir, pour voir si ce but doit être profitable, se compter pour voir si on est de force à y parvenir malgré tout, s'instruire, calculer, rechercher les meilleurs moyens de profiter de ce but, si l'on entrevoit la possibilité d'y parvenir.

C'est là le but, ou plutôt ce sont les buts de notre association.

Ne vous inquiétez pas des moyens d'action.

Constituons-nous, les événements sont les plus puissants d'entre tous les moyens d'actions quand on est à même d'en profiter.

Du reste si vous ne voulez pas essayer de profiter du moyen qui s'offre à vous pour améliorer votre position, si vous voulez rester assis sur votre chaise et répéter continuellement :

Ku les années sont tedi évoie pu maules et k'vo n'save nin çou qu'lovri d'vinrèt; si vous pensez que les alouettes vous tomberont rôties dans la bouche, restez-y sur votre chaise, crevez de faim et de misère, faute d'un peu d'énergie, mais laissez du moins travailler à l'émancipation de la classe ouvrière ceux qui veulent y travailler, sans chercher à détourner ceux d'entre vos camarades qui sont disposés à s'unir à nous.

N'allez pas blaguer dans les cafés, afin de faire croire que vous êtes un maud gueur; si vous avez quelque chose à dire, venez aux réunions publiques, la tribune est libre. Si vous n'y venez pas, c'est que vous êtes un ignorant qui ne connaissez rien des choses dont vous parlez.

J'ai entendu dire plusieurs fois déjà que nous n'arriverions pas à notre but: Pourquoi n'y arriverions-nous pas? N'y est-on pas arrivé ailleurs? Est-ce qu'en Angleterre la cause ouvrière ne vient pas de faire un pas de géant?

Si nous avons de la peine à y arriver, c'est parce que vous et vos pareils vous ne vous contentez pas de rester assis sans vouloir faire un pas pour améliorer votre position; mais il faut encore que vous découragiez les autres; arrièr si vous êtes trop mou, si vous êtes trop lâche pour nous aider à conquérir nos droits et les vôtres, du moins taisez-vous.

Quelques-uns disent aussi: Nous attendrons pour voir comment cela ira! Oui, attendez, j'ai entendu aussi moi, Pierre attendra aussi, Jean aussi, Paul aussi.

Nous attendrons tous, savez-vous!

Du reste, attendez ou n'attendez pas, la civilisation avance.

Sans parler du mouvement ouvrier, sans parler de cette baisse constante des salaires qui amènera tôt ou tard un changement dans l'organisation sociale actuelle, tout présage que le commencement de ce changement est prochain.

Tous les auteurs qui s'occupent de ces sortes de choses sont d'accord sur ce point. La Société est en travail, de quoi enfantera-t-elle? Mystère!

Le luxe et la mollesse ont énervé les classes hautes.

La dépravation des mœurs est partout.

Lisez l'histoire, ces choses ont toujours été les signes précurseurs des grands bouleversements.

La préoccupation est générale; voyez les lignes suivantes, je les trouve dans le JOURNAL DU JEUDI, du 14 novembre dernier :

ÉNIGME.

Le journal le Temps, de Paris, racontait récemment deux histoires. La première, celle d'une courtisane qui, en entendant le personnage d'un vaudeville dire que son père lui donnait soixante francs par mois pour ses menus plaisirs, a été prise d'une attaque nerveuse à force de rire de ce qui lui paraissait la chose la plus gaie del a vie.

La seconde, celle d'un enfant faisant un mot, à propos de plusieurs placements d'argent: « Mon père disait l'enfant, place son argent chez les demoiselles. » Et le journal parisien ajoutait: « Ces deux traits de mœurs suffisent à retracer notre époque. » Le Temps ignorait alors la fin du rapport du général de Faily au maréchal Niel sur l'affaire du Mentano. Sans quoi, il eût trouvé un troisième trait qui achève admirablement le tableau: « Nos » Chassepot ont fait merveille! » dit avec une joie qui n'a rien de dissimulé M. de Faily.

Or, il est bon de savoir ce que signifie cette phrase. Elle ne veut rien dire d'autre que ceci: On tire merveilleusement à grande distance, très-vite et presque sans courir de danger, puisque, d'après le même rapport, sur 600 garibaldiens tués par des Chassepot, on ne compte que deux ou trois Français tués et quelques blessés.

Ainsi donc voilà notre époque: Une fille prise d'une attaque nerveuse, tellement soixante francs de menus plaisirs par mois lui semble cocasse. Un enfant qui fait des mots d'un dépravé à faire rougir un roué cynique — et l'exaltation d'une arme dont le nom seul porte le désespoir au cœur des mères et des épouses.

L'esprit s'épouvante devant ce tableau et on se demande quelles sont les catastrophes qui ont amené cette horrible décadence?

On cherche les crimes que l'Humanité a pu commettre pour être dégénérée à ce point, pour être tombée dans cette abjection.

Enigme mystérieuse: on ne trouve rien.

Depuis 1848, nous l'avons déjà dit à cette même place, tous ceux qu'on appelle des fous ou des ennemis de l'ordre ont complètement disparu. Ce n'est que par-ci par-là qu'un idéologue a poussé le cri: En avant! cri aussitôt étouffé que poussé. D'ailleurs il n'a plus l'écho.

Depuis l'époque citée plus haut, depuis 1848, les souverains ont tous exercé leur pouvoir et manifesté leur puissance à leur plus grande gloire, au point de vue de l'Humanité.

Consultez l'histoire contemporaine, et vous verrez que Napoléon III a sauvé la société, en arrachant la France à l'anarchie et Rome à Garibaldi.

Le Czar a sauvé la société et rétabli l'ordre, en étouffant l'insurrection polonaise, et il jouit paisiblement et glorieusement de sa victoire.

Le roi de Prusse, aidé de M. de Bismarck, n'a rien à envier à aucun autre souverain, il est tout-puissant. et chez lui aussi la société a été sauvée et l'anarchie vaincue.

En Espagne, les progressistes, déclarés ennemis du gouvernement régnant, ont été déportés, après avoir été vaincus, emprisonnés; les autres ont été fusillés ou garrottés. La reine Isabelle n'a donc rien non plus qui la trouble dans sa mission de reine.

Nous savons ce qui s'est passé au Danemark. Nous n'avons rien à dire ni du Portugal, ni de la Hollande, ni de la Belgique, où le pouvoir fort se développe chaque jour, à l'ombre d'un patriotisme simulé.

Ces derniers Etats, ainsi que la Suisse, sont d'ailleurs trop petit pour exercer une influence quelconque sur la marche des événements, sur l'histoire d'une époque. Ce ne sont que des comparses qui sont soumis à l'action des premiers sujets. Ces derniers nous venons de le répéter, jouissent de leur complète liberté, personne ne conteste leur pouvoir, tous s'inclinent devant leur volonté, il n'est pas un homme, pas une idée dont ils aient à redouter l'influence. D'où vient donc ce triste tableau de l'époque actuelle, tracé par les deux traits de mœurs du journal le Temps, et achevé par le mot si leste du général de Faily: « Les Chassepot ont fait merveille! »

D'où vient cette apothéose de la force brutale, et la synthèse des aspirations et des tendances du moment renfermée dans l'attaque nerveuse d'une fille et le mot d'un dépravé de dix ans?

Nul ne saurait ou nul n'oserait le dire, et il faut se résoudre à constater le fait et à ne pas chercher le mot de cette énigme redoutable.

Vous le voyez, il faut nous tenir prêts, ni nous ne voulons être emportés par le mouvement, car ces espèces de révolutions ne jouent pas; si l'on n'y met ordre, je pense comme le socialiste allemand (Grüne je crois), qu'elle pourrait coûter plusieurs millions de têtes.

La chose peut traîner en longueur encore bien des années, mais aussi, le moindre choc, la mort d'un despote par exemple, peut la faire avancer; et cet événement n'est peut-être pas loin.

L'instruction.

L'instruction c'est l'homme. L'instruction que que l'on donne aux classes ouvrières tourne presque toujours à leur désavantage. Je ne veux pas vous parler de cette instruction donnée dans la plupart des conférences, journaux, almanachs et généralement dans tous les écrits nauséabonds que l'on recommande aux ouvriers comme devant les éclairer sur leur position, et leur donner les moyens de l'améliorer.

Non, cette instruction ne vaut pas la peine que que j'en parle, elle consiste à dire aux ouvriers d'épargner, puis d'épargner et encore d'épargner. Je veux vous parler de l'instruction primaire, élémentaire, NÉCESSAIRE, donnée aux ouvriers dans les écoles communales industrielles ou professionnelles.

Vous pensez, travailleurs, que ce soit par philanthropie qu'on vous facilite cette instruction? Innocents va!

Cette instruction vous est donnée pour faire de vous des manœuvres habiles, des hommes-machines perfectionnés. Et puis ces messieurs récoltent les fruits de cette instruction soit-disant gratuite donnée au peuple, et payée avec les impôts (1) dont on l'accable; En voulez-vous des preuves?

Il y a 30 ans, un homme sachant lire, écrire, calculer attrapait de suite une place, Aujourd'hui, les commis de cette force sont pour rien.

Les maîtres tisserands (monteurs) ont toujours été bien payés. Ils sont maintenant obligés de se liguer pour obtenir des salaires convenables.

L'instruction qu'il faudrait au peuple, c'est l'instruction politique pour qu'il eut connaissance de ses droits et de l'injustice de la position dans laquelle on le retient.

Cette instruction on ne la lui donne pas.

Il sait lire, écrire, qu'il s'instruise lui-même dites-vous.

C'est une chose presque impossible pour lui. D'abord on ne lui fait pas connaître les auteurs qui traitent de cette chose LOYALEMENT, ensuite la plus grande partie du peuple ne comprend nullement tous leurs termes techniques, et il se tire difficilement de leurs montagnes de chiffres.

Ensuite, l'ouvrier est circonscrit, entouré par la prévoyance des riches, de publications à bon marché, destinées à lui fausser le jugement.

Je ne saurais me passer de jeter une pierre à ces hommes (dont la vénalité me soulève le cœur) qui prostituent leurs plumes et les font servir à l'asservissement du peuple.

Il est vrai que si ceux-là sont payés, choyés, festoyés, ceux qui veulent instruire le peuple comme il devrait l'être, n'ont pas un sort très enviable.

Il faut que ce soient des hommes de dévouement et d'abnégation qui se disent que s'ils ne le font pas, d'autres ayant les mêmes raisons qu'eux pour ne pas le faire, ne le feront pas non plus, et qu'ainsi, le peuple resterait éternellement ignorant et esclave. Car l'instruction c'est la liberté.

Tout se réunit pour faire obstacle à la volonté de ces hommes, car les riches savent bien que là est le joint. Le peuple ne sait pas; quand il saura il voudra, et quand il voudra il pourra.

En attendant ceux qui se dévouent pour l'instruire essuient les vexations et les persécutions des riches (2) et des ignorants.

Mais ce n'est rien, ils ont en perspective pour récompense l'ingratitude du peuple et le sort des Chapuis et des Goffin.

J'ai dit dans le programme de notre journal que l'arme principale employée contre nous par la presse serait la raillerie. Je crois utile de vous donner un échantillon de sa manière de nous combattre.

NE POUVANT ATTAQUER LA JUSTICE NI LA JUSTESSE des opinions émises dans une brochure publiée par moi dernièrement, L'Union Libérale se mit en tête de m'attaquer personnellement, et le fit d'une manière un peu sottise. Aussitôt je répondis, avec, prière d'insertion, une lettre où je rendais dent pour dent, œil pour œil, rien de plus rien de moins.

On crut prudent, voyant à qui l'on avait affaire, de ne pas insérer ma lettre.

Je n'avais plus aucun moyen pour me défendre; Indigné, et de nature un peu colère, je leur écrivis la lettre suivante:

« Frapper sur quelqu'un et lui ôter ses moyens » de défense, c'est le fait d'un lâche. Rédacteurs » ou éditeur de L'Union Libérale, tenez la chose » pour dite. Je suis à votre disposition. »

Je croyais voir arriver quelqu'un ou quelque chose à mon adresse, mais, ces messieurs se contentèrent de se plaindre en disant qu'on les avait injuriés.

Ce à quoi je répondis que je ne les avais pas injuriés, mais bien insultés, mais qu'ils n'étaient bons que pour attaquer les prêtres et les beguines, gens qui, par profession, ne se défendent point, (comme moi du moins.)

Je leur promis de faire connaître au public nos petites dissensions et je tiens toujours mes promesses.

Depuis lors, ces messieurs n'ont plus soufflé mot à mon adresse. Je leur permets maintenant de recommencer.

Raillez messieurs, vous en avez la permission.
F. J. T.

On lit dans le FOND DES CAISSES :

« Il y aura durant le mois de décembre, dans les localités de Dison et de Verviers, une furieuse averse de banqueroutes. »

Tant mieux! c'est une manière de faire fortune.

(1) Ou plutôt avec les rognures de ces impôts.

(2) Pas moi, je n'ai pas à me plaindre de mon patron, je dois lui rendre justice.

Aide-toi et le ciel t'aidera

ou

L'ouvrier doit s'instruire lui-même.

Pourquoi ce mouvement qui se manifeste partout au sein de la classe ouvrière, à quelles causes pouvons nous attribuer cette pauvreté toujours plus grande, qui affaiblit paisiblement et moralement les classes déshéritées comme on se plaint à les appeler dans le monde des riches, quelles sont les causes de cette prostitution toujours croissante de nos fils et de nos filles.

Hélas! que l'on consulte l'histoire, et elle nous répondra; bien plus, elle nous fournira le moyen de deviner en quelle sorte quels seront les résultats de la misère du peuple, car elle a toujours abouti à quelque chose de fâcheux pour ceux qui l'ont provoquée.

En effet, lorsque Dieu créa les hommes, il leur donna la terre, mais il ne la leur donna que comme propriété collective, de quel droit les hommes habitant une contrée, se rendirent-ils maîtres de cette contrée à l'exclusion des autres hommes? ne furent-ils pas spoliés les uns envers les autres? Le mal n'eut pas été grand s'ils en fussent restés là, mais de quel droit les rois et les chefs de tribus se rendirent-ils maîtres de la terre habitée par les hommes qu'ils gouvernaient? Était-ce les rois qui labouraient la terre?

Était-ce les chefs de tribus qui coupaient le bois et qui battaient les huttes et les palais? N'agirent-ils point aussi en spoliés dans cette occasion-là?

Et cependant, si nous en parlons aujourd'hui à nos économistes, ils nous diront avec de grandes phrases destinées à endormir le peuple, que les rois et les chefs de tribus étaient les représentants du pouvoir qui garantissait la propriété individuelle et la propriété collective de la terre, contre les passions et les injustices des hommes. Mais ce prétexte est insoutenable, car les rois et les chefs de tribus n'ont jamais rempli les fonctions de garde champêtre ni de mouchard? et jamais ils n'ont vécu d'une manière plus exemplaire que les autres hommes? comment donc auraient-ils veillé au maintien de la justice dans les rapports des peuples et des individus. Bien plus nous les avons toujours vus et nous les voyons encore les représentants de la force brutale et tyrannique, foulant aux pieds la liberté des peuples et volant le pain des pauvres pour en nourrir leurs pareils, et non-seulement content de leur voler le fruit de leurs travaux, mais alors, les volant eux-mêmes dans leurs personnes ils les réduisaient à un esclavage infâme pour les exploiter à leur aise.

Mais pourquoi le peuple se laisse-t-il ainsi exploiter. Il tache bien quelquefois de secouer le joug, mais il lui a toujours manqué quelque chose, et l'histoire encore peut nous enseigner ce qui lui manque.

Aimez c'est vivre dit un jour quelqu'un, mais comment veut-on qu'un exploité, aime son injuste exploiteur? Comment veut-on qu'un exploiteur aime celui qu'il exploite? Certes, il faudrait qu'il cessât d'être injuste à son égard, et travailler lui-même pour subvenir aux besoins de son existence! Mais travailler est indigne de l'homme libre, c'est bon pour le bœuf l'âne ou l'esclave? Aussi cette belle maxime que nous venons de répéter plus haut, valut-elle la mort à celui qui avait osé l'enseigner.

Bienheureux ceux qui souffrent avant dit cette homme, car ils seront consolés, et le pauvre esclave, à l'ouïe de cette parole espéra, il prit patience.

Or la liberté ne peut être entièrement détruite, car l'intelligence parle à l'homme, et lui reproche toujours une dépendance dégradante, c'est ce qui fait que maintenant l'esclavage primitif a presque disparu.

Mais si l'esclavage fut aboli en principe il y a dix-huit siècles est-ce à dire que l'esclave rentrer dans ses droits? et qu'il cessât par là, d'être exploité? Non, au contraire, car la ouïe n'y avait eu que des maîtres régnaient par la force il y eut des hommes chargés de donner à l'esclave soi-disant libéré, les lumières qui devaient en faire un homme fait; et rien de plus touchant, de plus édifiant, que le dévouement dont ces hommes firent preuve, dans l'accomplissement de leurs missions.

Aussi, chacun se souvient avec reconnaissance de la manière dont ils s'en acquittèrent; que de bienfaits nous devons à l'institution des dîmes et des corvées, que de bienfaits dus à la répartition de la terre entre les seigneurs et les bons pères du moyen-âge, répartitions dues aux conseils désintéressés de ces prétendus civilisateurs de l'humanité? Mais les bienfaits dus aux travaux de ces grands hommes ne se bornèrent pas à améliorer matériellement le sort des peuples, mais que de connaissances aujourd'hui acquises à la science par ces hautes intelligences, quel pas ils ont fait faire à l'instruction des peuples en dix-huit siècles.

Et cependant quel intérêt avaient-ils à éduquer le laboureur et à l'encourager? certainement, si ce n'est qu'ils comprenaient parfaitement que l'éducation appliquée à l'homme le rendait soumis tout aussi bien que le cheval le bœuf ou l'âne, qu'elle le rendait tout aussi fidèle que le chien? que par l'éducation, on pouvait dresser un homme tout aussi bien qu'un singe, et qu'un laboureur fidèle payerait plus ponctuellement les dîmes, qu'un peuple dressé comme il faut, travaillerait plus, produirait davantage. et... payerait davantage? bien plus? un peuple dressé pourrait servir à porter la civilisation et le bonheur chez les nations voisines? Aussi sommes-nous étonnés de ces innombrables armées de missionnaires de toutes robes et de toutes couleurs qui ont travaillé à répandre les lumières et la civilisation du moyen-âge, dans les cinq parties du monde, et sommes-nous émerveillés de la grandeur des choses qu'ils ont accomplies.

Aussi après une patience qui dura dix-huit siècles, le bonheur du peuple était si complet, et le nombre des nécessiteux si petit, qu'il jugea prudent de mettre prêtres et seigneurs à la porte, et de s'approprier de nouveau la terre qui lui avait été ravie jusque-là.

Mais de quelle manière se l'approprie-t-il? tout le monde sait.

(A continuer.)

VAILLANT.

On se pator sou ki pout' arrivé!

AIR: VO M'PÈLÉ L'VINT' AVOU ON COUTAI D'BWET.

1.

Mè chér zamis, ju n'sé ma foi pè m'port,
Po l'jou kè s'ouïe kumin k'ovri pou fé;
Ouïe enna tant ki n'ovrè ka treu kwort,
Dè z'aut à d'mèeè baico sin ré fé.
Ouïe po treu kwort vo fé djournée ètir
E po l'rawett on zè ko ravalé.
Fau bin ko l'faiss' èko n'wèzeur rin dire,
On' sé pator sou ki pout' arrivé. (bi s)

2.

È noss' pai ki gna tant d'industrie,
(Sess' t'ell Belgik ko zè l'pu respecté)
Mais po l'jou d'ouïe, ku nos ouïes polè veie
Tant d'bons ovris sont obligis d'briber.
Ouïe ouu kwire pu qu'à strolé les p'tits maiss',
Par les pu gros k'sont tos associé,
Min s'vo no fé moïe mautè l'dialle ell' tiess.
Onn sé pu tort, çou qui pout arrivè. (bis.)

3.

Ouïe enn n'a tant, d'tot ces maiss' politique.
Ki n'savainin t'jugi l'sort du l'ovri.
Ki n'volè pu, k'lovri fome ni ki chique
Cest tot au pu, si li dne l'fimps d'magni
Si deu sizé fo qui paue lu l'ouïe
Et quwan ya freu onn nell' vou nin r'chaulté,
Nos zi estant, qu'ati d'fé ni d'dire
Onn sé pu tort çou qui pout arrivè. (bis.)

4.

È kwan l'riche, veu l'ovri s'associaie
Du fwès k'ion segn' in' savé pu kwè fé
È ko pu vitt' i fé de assimblaie
To d'han int' zell' in' lé fo fé kroulé.
Ma fwè ji veu ké'noss' pititt' Belguque,
Lu pòv ovri na pu à s'rùmouvé
Mai su n'savin tonno dreu politique!!!

Onn sé pu tor çou qui pout arrivè. (bis.)

5.

Mes chers s'amis v'la k'ja fini m'paskeie
Ju sé kèn a kin' sèron nin contin
Mai mi j'ell' so, ja di m'façon d'pinseie
J'u n'so k'ovri d'ailleurs, ell' wu plait bin
Et ju raviss' à baico d'antes apôtes
Kuwan j'dis q'mot, j'aime qui seuei repèté
I s'pou mut'vè qu'ju frai èdes ôtes
Onn sé pu tord, çou qui pout arrivè (bis).

BRUTTS.

Les personnes qui désirent prendre un abonnement au Mirabeau, sont priées d'en envoyer le montant avant le premier Janvier.

Verviers. — H.-J. XHARDEZ, imprimeur,
rue des Souris, 7.

ASSOCIATION DES FRANCS-OUVRIERS.

DIMANCHE 1^{er} DÉCEMBRE, A 2 HEURES APRÈS-MIDI,2^e SÉANCE PRÉPARATOIRE

Chez GAUDÉ-KAIVER, rue du Collège.

La tribune est libre. Tout orateur est responsable de ses paroles.

AVENIR DES TRAVAILLEURS

PAR F. J. T.

EN VENTE

A VERVIERS; Chez H.-J. XHARDEZ Fils, rue des Souris, N° 7.

Ch. BECK, en face de l'Harmonie.

A DISON: Chez l'auteur, rue de la Taille, 8.

A LIÈGE: Chez tous les libraires.

CHAMBRE A LOUER

chez BORN-CORMANN, rue Trauty, à Dison.